

temps deux rames aux tolets du loup de son canot et Bibi prenant l'aviron pour gouverner.

L'eau bouillonnait au devant des canots sous l'impulsion vigoureuse des rames. Les deux canots se maintinrent quelque temps de front, puis celui de Colas, mieux conduit, prit peu à peu les devants.

—Tu plonges trop les rames, Jean ; tu risques d'embarquer. Des coups réguliers, longs, pas trop profonds, ça vaut mieux..... Bien, c'est mieux comme ça.

La course était excitante, et si pleine d'intérêt pour Colas, qu'ils arrivaient presque à la ville, quand il s'arrêta.

—Allons, dit-il en riant de plaisir, monsieur le canotier de la Seine veut-il prendre les rames et me montrer comment on rame sur la Seine ? Il ne faudra pas trop me devancer : je voudrais pouvoir juger du coup de rame et profiter de la leçon d'un vrai canotier de France.

Jean se mit à rire et débarqua sur la glace. Bibi, était sérieux et n'avait pas du tout envie de rire, quoiqu'il eût à plusieurs reprises, durant la course, déclaré que le loup était bon sans doute, très bon même, mais qu'il ne fallait pas tant de précautions pour s'en servir dans un canot d'écorce. Les rames, laissées sur les tolets, plongeaient dans l'eau ; le mouvement que fit Bibi pour se placer sur le banc du rameur, repoussa le canot au large. Il voulut prendre et relever les rames dont l'une entraînée par l'impulsion du canot embardait dessous, et faillit le faire chavirer.

—Prends garde, Bibi, un canot d'écorce n'est pas un canot de la Seine. Si tu m'en crois, rame lentement, et plonge tes deux rames bien ensemble. Prends les devants ; je te suivrai, et..... nous nous aiderons mutuellement, en cas d'accident.

Bibi ne trouva pas aussi facile qu'il l'avait cru, le maniement des rames aux bouts d'un loup, sur un canot d'écorce ; cependant, son habitude des exercices gymnastiques et d'équilibre sur la corde tendue, lui permit de se rendre au bout de sa course non-seulement sans accident, mais à l'entière satisfaction de Colas.

—Tu as bien fait ta part des essais, Bibi, je suis content de toi. Vous allez, Jean et toi, ramener les canots et en avoir bien soins. J'irai vous voir demain. Je vous recommande encore une fois ce plus profond secret sur ce que nous avons fait aujourd'hui.

—N'ayez crainte, dit Bibi tout fier de l'approbation de son bourgeois.

Colas retourna à l'hôtel d'un pas lesté et joyeux. Avec ma voile, mon dé et mon loup, si je ne fais pas parler de moi, je ne serai pas Colas pensait-il.

CHAPITRE IV

COLAS

Plusieurs jours se passèrent sans apporter aucun changement dans la température. Colas qui avait terminé toutes ses affaires, acheté les provisions, les marchandises pour la traite avec les sauvages, et tout ce qu'il lui fallait pour le voyage, commençait à s'impacienter.

M. Raelos aussi avait hâte de le voir partir, parce qu'il craignait qu'il ne pût revenir avant le premier de mai, avec les pelleteries qu'il s'était engagé à lui rapporter des pays d'en haut pour cette époque.

Le navire "le Goëland" de quatre cents tonneaux dont M. Raelos était le consignataire, et l'un des associés propriétaires, était arrivé très tard, et hivernait à Québec avec l'intention de faire voile aussitôt l'ouverture de la navigation et son chargement complété. Des lettres reçues par ce vaisseau lui avaient annoncé que les peaux de vison et de castor n'étaient pas en aussi grande demande que les peaux de rat musqué, qui commandaient des prix exorbitants.

M. Raelos était convenu avec Colas, qui se trouvait à Québec à l'arrivée du Goëland, qu'il lui payerait un haut prix pour toutes les peaux de castor, de vison ou de rat musqué ; et de plus une prime de quatre sols par chaque peau de rat musqué qu'il lui livrerait à Québec avant le premier mai. C'était afin de pouvoir exécuter cette commission que Colas avait envoyé grand Pierre et Jean Lefort lui acheter des chiens esquimaux, et qu'il avait chargé Simonneau et grand Pierre d'aller, avec quinze hommes, préparer la route la plus courte en même temps que la plus facile et la moins exposée aux incursions des sauvages. Toutes ces dépenses lui coûtaient cher, mais il savait qu'il en serait amplement récompensé par les profits qu'il espérait en retirer ; et de plus les bourgeois de Montréal, dont les canots avaient été attaqués et pillés, lui avaient promis de l'indemniser complètement de tous ses frais et lui donnaient, en outre, un quart des marchandises qu'il pourrait recouvrer sur les Iroquois.

Il n'avait pu partir plus tôt parce qu'il n'y avait pas assez de neige dans les bois, plus haut que les Trois-Rivières, surtout aux approches de Montréal, et en gagnant vers l'ouest.

Colas, à cette époque, était un tout jeune homme et déjà sa réputation était répandue dans tout le Canada ; il était reconnu comme le plus intrépide et le plus habile de tous les coureurs des bois. Il était le premier des voyageurs qui fût parvenu parmi les sauvages les plus éloignés de l'ouest, au-delà de Michilimakinac. Comme cet homme joue le rôle le plus important de cette histoire, il est bon de le faire un peu connaître.

Au physique, il était au-dessus de la taille moyenne, le teint bronzé au soleil et aux intempéries de toutes les saisons, cheveux et yeux noirs ; admirablement proportionnée pour la force et l'activité. Accoutumé à tous les exercices de corps, ayant presque constamment vécu dans les forêts et parmi les sauvages, depuis l'âge de quatorze ans, d'abord avec les Jésuites dans leurs missions, puis comme Coureur des bois, et bientôt après comme trafiquant de pelleteries, à son compte. Il avait acquis outre une constitution de fer, que rien ne pouvait altérer, un développement extraordinaire des muscles des jambes et des bras, ainsi que des sens de l'ouïe et de la vue.

Toutes ces facultés physiques, si nécessaires à l'homme dont la vie est à chaque instant exposée